

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

REVUE CHRÉTIENNE

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE J. BROCHIN, RUE DE PARIS, 94

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

Vingt-quatrième Année

PARIS

BUREAU DE LA REVUE CHRÉTIENNE

33, RUE DE SEINE, 33

—
1877

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS D'ORIENT (1866 - 1869)

Les Derviches.

A l'origine de chaque religion, deux tendances se manifestent : l'une s'attache à la *lettre qui tue* et dégénère en formalisme et en hypocrisie, ce sont les pharisiens de toutes les religions; la conquête du ciel est pour eux facile, puisqu'elle s'obtient par la simple récitation de quelques formules et par l'accomplissement de certaines pratiques extérieures; la vie spirituelle, la vie intérieure n'est comptée pour rien ou ne compte que pour peu de chose. C'est l'histoire du bigotisme. L'autre tendance, au contraire, s'attache à *l'esprit qui vivifie*; dédaignant plus ou moins, suivant les temps, les lieux et les circonstances, les formes et pratiques matérielles; elle fait consister la religion dans une aspiration continuelle vers l'idéal, dans une lutte constante contre les mauvais instincts de la nature humaine, dans l'accomplissement des deux grands commandements: l'amour de Dieu et du prochain.

Ces deux tendances se manifestèrent dans l'islamisme dès son origine; le khalife Ali, qui fonda le premier ordre monastique, faisait assez peu de cas des pratiques extérieures du culte et s'attachait de préférence à l'esprit de la religion. Après lui, d'autres ordres se fondèrent, ne différant que sur quelques points dogmatiques insignifiants, mais beaucoup sur les formes symboliques dont ils revêtaient leurs idées; puis le temps agit aussi sur eux; la routine s'y introduisit, la forme resta et l'esprit s'envola. Aujourd'hui il n'y a plus que deux ou trois ordres de derviches qui aient conservé un grand crédit.

Les *derviches* sont des moines turcs, d'une probité éprouvée, fort hérétiques, presque toujours considérés comme saints par le peuple qui va contempler des miracles sur leurs tombeaux, se mariant s'il leur plait, et célébrant les exercices particuliers de leur ordre dans des *tekkès* ou couvents. Le mot *derviche* est persan et signifie *pauvre* (de *der*, porte, et *vich*, étendu; qui est étendu sur la porte);

le peuple, qui admire leur désintéressement, les accompagne de ses bénédictions sous le nom de *fakyr*s (pauvres) ou de santons. Le couvent ne leur donnant pas l'habillement et la mendicité leur étant interdite (sauf aux derviches Bektachis), ils exercent un petit métier qui leur permet de gagner quelque chose; la plupart habitent dans des couvents richement dotés par les pieux musulmans, mais ceux d'entre eux qui sont mariés sont externes; malgré cela, ils doivent, chaque semaine, venir passer deux nuits au tekké. Ils portent ou ne portent pas la barbe, à leur gré; ils ne dédaignent pas d'aller fumer leur tchibouk dans les cafés, les cafés turcs, bien entendu.

Leur physionomie est intéressante à étudier; ils n'ont pas la corpulence, les joues rosées, le teint fleuri, le sourire heureux et béat des pensionnaires de nos couvents; ils n'ont rien en eux qui rappelle nos gros bons moines bourrus d'Occident; les pratiques austères de leurs exercices et les macérations rigoureuses qu'ils s'imposent ont décharné leur corps; à côté d'un petit nombre de figures les plus belles et les plus majestueuses qu'il soit possible de voir, vous en trouvez une multitude d'autres qui sont les plus nulles et les plus insignifiantes du monde, et dont ni l'expression ni la barbe ne trahissent le sexe. Ailleurs, on peut être vraiment laid, mais c'est toujours une figure à expression, visiblement d'homme ou de femme; tandis que ceux dont je parle ont la figure pâle et sans couleur, le menton sans barbe, les yeux éteints, le regard amorti; on dirait d'un homme énérvé; ce sont des figures sans vie et sur lesquelles il est impossible de lire, comme sur les nôtres, l'empreinte des sentiments ou des passions.

Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire des Ottomans, nous trouvons des derviches et des santons. Toujours vénérés du peuple, ils suivaient, au temps de la conquête, les armées dans leurs expéditions pour prêter à leurs armes le secours de leurs prières. Quand Orkan eut fait la conquête de la Bithynie (1353), de nombreux derviches s'établirent sur les flancs de l'Olympe et aux environs de Brousse : *Geüikli baba* (père des cerfs), fameux par ses contemplations mystiques et son goût pour la vie des forêts, *Abthal-Murad* qui, dans toutes les batailles, avait fait des prodiges de valeur avec un sabre de bois; bien d'autres encore allèrent bâtir leur cellule dans ces vallées ravissantes que tant de poètes ont chantées.

Non-seulement les derviches n'ont pas la pruderie des moines occidentaux et ne fuient pas la société, mais encore ils prennent part aux amusements publics. En 1582, on célébra à Constantinople des fêtes qui durèrent cinquante-cinq jours. Il y eut là, pour amuser le peuple, des jeux, des luttes, des comédies, des panto-

mimes, des danses, des feux d'artifice, des prestidigitateurs, etc.; « des derviches mêlèrent à ces jeux leurs exercices accoutumés; les uns tournaient avec une incroyable rapidité; d'autres avalaient des couteaux, tenaient entre leurs dents des fers rougis au feu, sautaient par-dessus des lames de sabre plantées en terre ou s'asseyaient sans crainte dans des tonneaux remplis de serpents. »

Les différents ordres religieux qui se sont successivement fondés dans l'islamisme ont toujours rencontré une violente opposition; le peuple, les ulémas surtout, les taxent d'hérétiques; et, en effet, ils font peu de cas des pratiques du *sunnisme* (orthodoxie, les Ottomans) et se rapprochent par leurs idées des doctrines du *chiisme* (hérésie, les Persans) pour lequel Ali est le grand khalife. En outre, leurs exercices se font au son des flûtes, et les sunnites blâment leurs danses et leurs chants; la haine de ces derniers est telle qu'en 1651 ils voulurent faire mettre à mort le grand mufti Béhai, protecteur des derviches; il ne fut qu'exilé; en 1656, ces mêmes sunnites, toujours pénétrés des sentiments du plus pur fanatisme, se rassemblèrent dans la mosquée Mohammédiè et décidèrent une Saint-Barthélemy des derviches; mais ils échouèrent, et les principaux meneurs de ce mouvement portèrent la tête à l'échafaud.

Mais la grande hérésie reprochée aux derviches est une hérésie philosophico-religieuse empruntée au soufisme et venue de l'Inde. Les sunnites comme les chiites sont déistes : Dieu a sa personnalité; l'homme a aussi la sienne, non-seulement vis-à-vis de son semblable et du reste des créatures, mais encore vis-à-vis de l'infini dans lequel il ne saurait se perdre et s'anéantir; l'infini l'englobe mais ne l'absorbe pas. Les derviches, au contraire, sont *panthéistes* : Dieu est tout; il est l'infini, et à côté ou en dehors de l'infini, il ne saurait y avoir place pour un autre être, car l'existence de ce second être serait la négation du premier. Ce que l'homme appelle la création c'est la divinité sortant pour ainsi dire d'elle-même et s'épandant en dehors d'elle, et semblables à des rayons, tous les êtres de la nature, conscients ou non, n'ont qu'une individualité passagère et rentrent dans l'éternel foyer d'où ils ressortiront un jour sous une autre forme ou dans une autre direction; dans la sphère du contingent, rien n'est stable, tout est mutation; le temps, l'espace, la vie, les êtres, tout coule, fuit sans bruit et disparaît pour revenir cent et cent fois à sa première source et se replonger dans l'océan des âges et l'abîme des éternités.

Mais, dans ce système, qu'est donc l'homme pour le derviche?— L'homme, c'est la vague issue de l'Océan qui fait subir au grand tout une modification locale et passagère et disparaît pour jamais;

c'est la goutte de pluie qui tombe au sein des mers, s'y perd et s'y confond ; c'est le rayon de soleil qui s'éteint sans laisser de trace comme s'il n'avait jamais existé.

Comme on le voit, le panthéisme des derviches est absolument identique à celui de l'Inde ; tous les deux aspirent au *nirvana*, au néant éternel comme bonheur suprême, à l'absorption finale et complète dans le grand tout, à cet état calme et serein de béatitude inconsciente où, après avoir parcouru toute la chaîne des êtres et épuisé toute la série des changements cosmiques, l'homme revient à son état primitif de matière première et retombe dans le non-être de soi. Cet état, chacun peut y atteindre et y arriver, soit plus tôt, soit plus tard, suivant qu'il se sera débarrassé de plus ou moins de passions, car ce sont les passions qui constituent notre personnalité éphémère, et notre perfection augmente à mesure que nous cessons d'être *nous*.

Un pareil système, avec le néant pour origine et pour but, est trop loin de répondre aux besoins de notre nature pour pouvoir exister autrement qu'à l'état de tendance générale ; les contradictions surgissent à chaque pas et avec elles les sectes et les dissidences. C'est ce qui est arrivé aux derviches. Comme les gnostiques, comme les néo-platoniciens, comme les philosophes de tous les pays, ceux qui nous ont précédés comme ceux qui viendront après nous, ils se sont posé, eux aussi, l'éternelle question de l'origine du mal et celle de son remède. Les uns, partant de l'idée qu'il n'y a qu'un seul être et que les créatures ne sont que des modifications de cet être, ont nié l'existence du mal ; ils ont dit que Dieu étant partout dans son œuvre, que tous les phénomènes physiques, intellectuels et moraux que nous subissons n'étant que des modifications de sa nature, on ne saurait faire un choix parmi les êtres, les actes ou les intentions ; leur valeur est absolument la même et le mal n'est qu'un nom. Voilà ce qu'on peut appeler vraiment s'embrouiller avec la logique, s'étourdir avec des paroles.

Les autres, au contraire, n'ont pas nié le mal ; ils l'ont même bien affirmé, et l'étude de toute leur vie a été consacrée à chercher un remède et à trouver le salut. Avec eux nous retombons dans les rêveries gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne : constatant en eux-mêmes la lutte éternelle de deux principes dont l'un aspire sans cesse à s'envoler vers les régions du bien, tandis que l'autre le maintient sous l'empire du mal, ils ont dit que le mal c'était la matière, l'union fâcheuse et momentanée du corps et de l'âme ; abandonnée à elle-même et libre de toute chaîne, l'âme s'envolerait vers Dieu, le verrait face à face et s'identifierait avec lui ; mais elle n'est pas libre de déployer ses ailes ; sa demeure est une prison ; un voile épais dont elle est couverte l'empêche

de contempler dans sa splendeur le foyer éternel et divin dont elle est émanée. Cette prison, il faut la détruire, ce voile épais, il faut le lever ou le rompre, voilà le remède, voilà le salut; et le moyen qui s'est présenté tout naturellement à l'esprit de ceux qui ont professé des doctrines de cette nature, c'est l'usage des macérations, c'est la contrition du corps, ce sont les mauvais traitements infligés à la *bête*; l'âme, subissant alors moins fortement les étreintes du corps, prend le dessus et s'élève à l'extase et à la contemplation; encore un pas, elle rentrera dans le sein de Dieu.

Les conséquences pratiques de ces dogmes ne tardèrent pas à se manifester. Du moment que, dès cette vie, l'homme peut s'élever à Dieu et s'absorber en lui, il n'a plus besoin du culte extérieur qui ne serait plus qu'un culte qu'il se rendrait à lui-même; la religion est bonne, c'est vrai, mais seulement pour le vulgaire; elle est le frein qui retient les hommes loin du vice, dans le chemin de la vertu; elle est nécessaire pour contenir l'homme comme le vase pour contenir l'eau; qu'importe, d'ailleurs, la forme du vase ou de la religion pourvu que le but soit atteint? L'homme, au contraire, qui s'est élevé au-dessus de la foule, celui qui a franchi les trois premiers degrés de l'initiation et est arrivé à la béatitude, celui-là est devenu l'égal de Dieu, il est le charbon dont Dieu est la flamme, il est Dieu; comment aurait-il besoin de religion? Le Coran a été donné par Dieu aux hommes pour les guider et les conduire hors de la caverne des ténèbres vers l'éternelle lumière; et de même que ceux qui sont dans la Caaba n'ont plus besoin de boussole pour trouver le *Kiblè*, c'est-à-dire la direction de la Mecque, de même aussi ceux qui sont arrivés à la béatitude et qui, par leur assimilation avec Dieu possèdent et sont eux-mêmes la parfaite lumière et l'éternelle vérité, n'ont plus besoin de guide et de flambeau. Les religions ne sont pas faites pour eux, car, freins pour les autres, elles ne sauraient les retenir ou les obliger.

Comme on le voit, c'était là une répudiation évidente du culte de la mosquée et de l'enseignement du Prophète; l'idéalisme d'où ils étaient partis aurait conduit les derviches à un matérialisme effréné si, par suite de la faiblesse humaine, les rigueurs de la logique ne leur avait heureusement fait défaut en chemin. Qu'ils se soient bien rendu compte de la portée de leurs affirmations et de leurs conséquences, c'est ce qu'on ne saurait affirmer; tout nous porte, au contraire, à croire qu'ils n'allaient pas dans la pratique aussi loin qu'ils allaient dans la théorie; l'austérité de leurs mœurs témoigne d'hommes qui reconnaissent e mal, cherchent le bien et pratiquent la vertu; modes de Dieu

dans leurs rêves futiles, il voient la boue dont leur être est pétri. Leur sang n'en a pas moins coulé bien des fois; maint sultan, poussé par les cris des ulémas, a juré l'extermination de ces hérétiques; des commencements d'exécution ont presque toujours suivi ces menaces. Mais un jour, enfin, ces honnêtes *fakyr*s ont trouvé un protecteur puissant. En 1331, Orkhan fonde une nouvelle milice; il appelle le vénérable cheikh *Hadji-Bektach*, fondateur de l'ordre des Bektachis, et le prie de choisir un nom pour ces nouveaux soldats. Bektach leur donne le nom de *janissaires* (*yéni tchéri*, nouvelle troupe) et les bénit. A partir de ce jour, bektachis et janissaires se considèrent comme frères jumeaux, et la puissance des uns devient la sécurité des autres; les autres ordres monastiques, profitant de leurs bons rapports avec les bektachis, acquièrent une certaine faveur auprès des janissaires et peuvent compter sur leur protection.

Les ordres qui de nos jours sont les plus répandus et jouissent de la plus grande considération sont les Bektachis, les Mevlévis et les Khalvétis.

I. *Bektachis*. — L'ordre des Bektachis a pour fondateur, comme on vient de le voir, le cheikh Hadji-Bektach, le même qui bénit la milice naissante des janissaires et lui donna le nom qui tant de fois fit trembler les sultans. Dès lors l'ordre et la milice vécurent dans le plus parfait accord, menèrent une existence toujours parallèle et eurent la même destinée dans la vie comme dans la mort; une révolte des uns était un soulèvement des autres. Le janissariat ayant été aboli par l'extermination de la milice le 16 juin 1826 sur la place de l'At-meidan (hippodrome), la suppression des derviches bektachis suivit de près celle des janissaires; sur l'avis du mufti et des principaux ulémas, les trois chefs de la congrégation furent exécutés publiquement le 10 juillet 1826, par ordre du sultan Mahmoud, l'ordre entier fut aboli, les tekkés ou couvents furent rasés, la plupart des derviches bektachis exilés, et ceux qui obtinrent par grâce de rester à Constantinople durent quitter leur costume distinctif ils obéirent et *restèrent*, comme dit un historien oriental, *adossés au mur de la stupéfaction*.

Le calme ne dura pas longtemps. Vers le milieu d'octobre de la même année une tentative d'insurrection eut lieu à Constantinople; un ex-derviche bektachi, nommé Loulédji-Ahmd, était à la tête du complot. Dénoncé par des complices dont le courage avait failli au moment de l'action, il fut mis à la torture et mourut dans les supplices. Avec lui finit l'influence politique des bektachis.

Les Bektachis ne sont pas, à proprement parler, un ordre religieux, mais une espèce de franc-maçonnerie avec ses signes de

reconnaissance, ses mots de passe et sa devise : *fraternité; obéissance et soumission*. Beaucoup de gens du monde sont affiliés à la secte. Ils se divisent en deux classes : les uns vivent dans les tekkés ou voyagent en mendiants ou *fakyr*s, les autres restent dans leur famille et suivent en secret les exercices de leur ordre dans les tekkés ; les premiers font vœu de *célibat*, les seconds de *monogamie*. L'impénétrabilité du harem n'existe pas entre bektachis, et la femme d'un *frère* recevra dans son harem, à visage découvert, la visite de n'importe quel *frère* de son mari et le retiendra à dîner à la table commune ; le bektachi mange toujours avec sa femme et ses enfants, et il reçoit à sa table des invités *bektachis* des deux sexes.

J'ai connu à Constantinople, chez Edhèm pacha, un derviche bektachi ; il ne rappelait ni de près, ni de loin, nos gros moines d'Occident ; pas de dévotion affectée, rien de patelin ; il était habillé comme tout le monde, parlait comme tout le monde, ne cherchait pas à pénétrer les secrets de la maison, était d'une jovialité à toute épreuve, et dégustait fort bien, sans s'inquiéter du public, un petit carafon de *mastic* (espèce d'anisette) ou *imam-sou* (eau d'imam).

II. *Mevlévis* [ou *derviches tourneurs*. — L'ordre des Mevlévis est le plus influent ; c'est lui qui a la garde du sabre d'Osman, et c'est à ce titre que son délégué figure à la cérémonie du couronnement des sultans à la mosquée d'Eyoub. Son principal couvent est à Konieh (Iconium), en Caramanie (Asie Mineure) ; le grand cheikh de l'ordre réside à Konieh ; Tchélébi effendi, qui en était le grand maître, il y a quelques années, était, dit-on, le dernier descendant des Abbassides, et c'est dans sa famille ou dans celle des anciens khans de Crimée que l'on irait chercher un maître si la famille impériale actuelle venait à s'éteindre. Le jour de sa proclamation, le grand cheikh des Mevlévis a le privilège de ceindre l'épée du sultan ; tous les magistrats de la province, civils ou militaires, sont à ses pieds, et nul n'oserait s'asseoir en sa présence.

Leurs danses et leurs évolutions, je les ai vues. C'était dans une charmante salle octogone à plafond assez élevé ; tout au tour, en bas, étaient des galeries où se plaçaient les curieux et les spectateurs ; en haut était une tribune destinée aux musiciens. C'est d'abord une lecture grave et recueillie au milieu d'un silence effrayant où l'on croit entendre les pulsations du pouls et les battements de son cœur. Les derviches occupent trois côtés de l'octogone ; ils sont assis, nu-pieds, et la tête penchée presque jusqu'à terre ; en face d'eux est le cheikh (chef), assis aussi sur un tapis. La lecture finie, tous se lèvent, et alors commence une ronde, ou plutôt une marche lente autour de la salle ; le cheikh est à la tête ;

il se dirige vers la droite; chaque fois qu'on passe devant le tapis où était assis le supérieur, on fait une profonde révérence et on continue. Après cela vient la danse proprement dite au son des flûtes; chaque derviche, la tête penchée en arrière, les bras étendus, mais l'un plus haut que l'autre, danse séparément et tourne sur lui-même avec une effrante rapidité. Le vertige s'empare du spectateur et un cauchemar vient se poser sur sa poitrine. De temps en temps, brisé de lassitude, un derviche s'abat écumant; ses collègues s'empressent de recueillir avec le doigt un peu de cette écume et de la porter à leur bouche, tandis que le cheikh s'approche de lui, lui frappe le cou avec une sandale et lui dit : « Dis qu'il n'y a qu'un seul *cheikh*, » c'est-à-dire Mahomet.

Quant à ce que signifient ces rondes, les opinions sont partagées; les uns y voient un symbole de la rotation de l'univers; mais cette opinion ne paraît pas justifiée; d'autres pensent avec plus de raison que ces danses frénétiques ne sont qu'un moyen d'exciter les sens, d'enhardir l'imagination, et de jeter l'esprit dans l'extase pour arriver à la contemplation mystique de Dieu. Cela est vrai, mais il y a plus que cela. Leurs tours et leurs danses sont les symboles des deux grands mystères de la secte : le mouvement circulaire signifie qu'ils reconnaissent l'omni-présence et l'ubiquité de Dieu et qu'ils cherchent et trouvent partout sa proximité, tandis que le mouvement en avant marque la course de l'homme à travers la vie, course faible et lente au début, mais qui, immédiatement après, se précipite avec une irrésistible rapidité jusqu'à ce qu'elle trouve son chemin barré par la main de la mort. C'est encore un symbole du renoncement de ceux qui, méprisant toutes les préoccupations de la terre, se vouent exclusivement au service du Tout-Puissant. L'extension du bras droit, la paume de la main tournée en haut, marque la prière qui s'échappe du cœur pour obtenir les bienfaits du ciel, tandis que l'extension du bras gauche, la paume de la main tournée en bas, signifie qu'ils laissent ces biens à d'autres qui en jouiront à leur place. *Derviche* ne désigne pas simplement un homme pauvre, mais aussi et particulièrement un homme qui se dépouille pour ses semblables et qui, par pure charité, a renoncé à toute possession au profit de ses frères en humanité.

III. *Khalvétis* ou *derviches hurleurs*. — Les *Khalvétis* ont aussi pour but la contemplation, mais ils y arrivent par d'autres moyens. Se servant de flûtes dans leurs exercices, comme les *Mevlévis*, ils ont couru les mêmes dangers qu'eux de la part des *Sunnites*.

J'assistai un jour à leurs exercices. C'était à Scutari, dans une salle à peu près carrée, située au rez-de-chaussée; tout autour, à une certaine hauteur, étaient suspendus une soixantaine de tam-

bourins ; le plancher était parsemé de peaux de mouton servant de tapis. Comme étranger je ne fus pas admis dès le début, mais quand enfin les portes me furent ouvertes, j'aperçus seize hommes assis par terre, et, au milieu d'eux, un autre qui se tenait debout, chantait une prière et faisait papillonner ses mains en l'air comme pour conjurer les mauvais esprits. Dans l'une des parois de la chambre se trouvait une niche remplie et entourée d'armes (piques, javelots, lances, dards, épées, poignards, etc.). Devant la niche, et lui tournant le dos, se trouvait le cheikh des derviches, assis sur une peau de mouton ; dans une cassolette, à sa droite, brûlait de l'encens. Des deux côtés de la niche, et par conséquent aussi du cheikh, se trouvaient deux énormes cierges allumés.

Les derviches hurleurs paraissent jouir de plus de liberté que les derviches tourneurs ; ceux-ci portent tous le même costume, ou du moins le même chapeau ; ceux-là s'habillent chacun à sa fantaisie ; quelques-uns étaient habillés en derviches tourneurs, avec le manteau et le chapeau caractéristiques ; d'autres portaient le fez ou bonnet rouge.

De seize, le nombre monta bientôt à près de soixante-quinze ; tous, à la vérité, n'étaient pas derviches ; de simples particuliers prenaient part aux exercices pendant vingt, trente minutes, et puis partaient ; des enfants mêmes se mettaient sur les rangs. Tout derviche en retard ou toute personne étrangère à l'ordre qui voulait prendre part au culte allait d'abord baiser la main du cheikh.

C'était une noble et splendide figure que celle du cheikh ; il paraissait âgé d'environ quarante-cinq ans ; la douceur et la probité répandues sur tous ses traits le rendaient vraiment sympathique ; il jouissait d'une haute considération et était en odeur de sainteté. Bien de simples curieux allaient lui baiser religieusement la main et partaient ; à chaque baisement, le cheikh, qui pendant la cérémonie tenait les mains gracieusement ouvertes sur les genoux, la paume en dehors, répondait en portant la main droite à sa bouche et à son cœur ; cependant ceux des derviches qui portaient le turban noir ou le turban vert embrassaient librement le noble cheikh et comme d'égal à égal ; lui-même était habillé presque tout de noir ; son large manteau était de drap noir, et sa coiffure blanche était entourée d'un turban noir.

Ce ne furent d'abord et pendant longtemps que chants et prières, avec force prostrations et balancements de tête ; puis l'heure des hurlements étant arrivée, les derviches se partagèrent en deux camps, ceux qui devaient hurler (je suppose que c'étaient les novices), et ceux qui, assis ou debout, devaient continuer leurs chants ; le cheikh changea de costume et vint prendre place parmi

ces derniers. Alors commença cet épouvantable spectacle qui semble dicté par la folie et qui dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

Les hurleurs étaient rangés sur une ligne et tous leurs mouvements étaient à l'unisson; ces mouvements, d'une extrême rapidité, se faisaient en quatre temps; un de ces mouvements consistait à relever la tête courbée et à la rejeter en arrière comme ferait un puissant taureau. Les hurlements, sourds et enroués, ont quelque chose de féroce; les derviches ne font que répéter le mot : *Allah hou* (c'est lui qui est Allah) qu'ils prononcent *Al-lah-hou-hou*. A ces quatre syllabes correspondent les quatre mouvements ou les quatre temps. Cet exercice, il le font des heures entières; il suffirait qu'il durât dix minutes pour qu'il tuât le plus fort d'entre nous.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'ils se livraient sans interruption à ce terrible exercice quand, fatigué d'être témoin d'un pareil suicide, je me retirai. Comment tout cela finit, je l'ignore. Il paraît cependant que, lorsque le paroxysme de l'enthousiasme est lent à venir, on emploie les tambourins suspendus autour de la chambre. Le lecteur doit se rappeler aussi ces armes quasi-guerrières qui décorent la niche : parvenus au dernier degré de la fureur religieuse, les derviches les tournent contre eux-mêmes, s'en meurtrissent et s'en perforent les chairs jusqu'à ce qu'ils tombent à terre ensanglantés et écumants de rage. Tels sont les Khalvétis.

Les voyageurs occidentaux qui ont voulu parler des derviches ont beaucoup insisté sur leur fanatisme religieux et n'ont rien dit de leur hospitalité. A mon tour, je joindrai ici quelques renseignements.

Il y aurait certainement folie à prétendre que les derviches ne sont pas fanatiques; ils le sont en effet, comme doit l'être tout bon musulman; on peut cependant affirmer que, plus ou moins guidés par leurs principes, les derviches sont moins fanatiques que le reste des musulmans; si les imans et le peuple sont unanimes à interdire aux chrétiens et aux juifs l'accès de leurs mosquées, même en dehors des heures de culte, les derviches ne font aucune difficulté à admettre les *ghiaours* (infidèles) dans l'enceinte de leurs tekkés aux heures de leurs exercices; vous pouvez entrer, voyageur; vous trouverez au milieu des derviches la plus grande sécurité. Ils sont fanatiques, oui, mais ils le sont tout autant contre les mauvais musulmans qui violent la loi du Prophète en dépouillant le peuple et en ne pratiquant pas la charité, que contre les peuples infidèles.

Dans tout l'Orient ils ont un nombre infini de tekkés où ils hé-

bergent tous les étrangers, gratuitement, pendant trois jours; tout le monde est admis sans distinction de foi ou de culte; la plus franche égalité règne pour tous les étrangers sous le toit de leur sanctuaire. Le quatrième jour, le supérieur vient vous trouver et vous dit : « Mon frère, si vous désirez nous honorer plus longtemps de votre présence, voilà une bêche, venez travailler avec nous. » Grâce à ces tekkés, on peut parcourir presque gratuitement tout l'empire de l'islam. Ils ne boivent jamais de vin et la plupart ne mangent pas de viande. De ce côté du moins, ne pourraient-ils pas donner des leçons aux moines catholiques et leur servir d'exemple ?

Z. GRENIER DE FAJAL.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
A nos les lecteurs.	706

PHILOSOPHIE.

John Stuart Mill ; dernière phase de son développement mental sous l'influence d'une femme. Amour et inspiration. Troisième partie, par L. Rey.	166
L'Homme primitif et son origine, par Edmond Stapfer	194
John Stuart Mill. Dernière période de sa vie (1860-1873), par L. Rey.	321
Éclaircissements sur la philosophie de la liberté, par Charles Secrétan	557
Les Moralistes américains, par Bardoux	577

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

La Crise religieuse et philosophique, par E. de Pressensé.	1
--	---

THÉOLOGIE.

Séance d'installation de la Faculté de théologie protestante de Paris. — Par F. Lichtenberger et Matter.	385
Un commentaire sur le Nouveau Testament : <i>Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, expliqué au moyen d'introductions, d'analyses et de notes exégétiques</i> , par L. Bonnet, docteur en théologie, pasteur à Francfort. — <i>Épître aux Hébreux. Épîtres catholiques. Apocalypse</i> . Deuxième édition. 1 vol. grand in-8° de 400 pages. 8 fr. — Par G. Godet.	541

HISTOIRE.

Paris et Montauban (1834-1840) ; Étude historique. Première partie, par Frank Puaux	99
Deuxième partie.	129

Bernardino Ochino de Sienne. Première partie, par L. Ruffet.	212
Deuxième partie.	283
Daniel Encontre. Son rôle dans l'Église, sa théologie d'après des documents pour la plupart inédits, par Daniel Bourchenin. Première partie. — Par Frank Puaux.	411
Deuxième partie.	449
L'Amiral Coligny; étude historique, par Jules Tessier, docteur ès lettres. Par J. Cadène	654

LITTÉRATURE.

L'ancienne prédication protestante, par F. Bonifas.	257
Abélard; drame inédit, par Charles de Rémusat. — Par Edmond Stapfer.	346
Massimo d'Azeglio et la Société italienne, par J. Cadène.	472

ÉTUDES ÉVANGÉLIQUES.

La Religion spirituelle; sermon prêché par A.-P. Stanley, doyen de Westminster, dans l'église abbatiale de Paisley, le 20 août 1876.	513
La Préparation évangélique au temps des patriarches. Première étude, par E. de Pressensé	641
Préparation évangélique au temps des patriarches. Deuxième étude! La Loi (Galates, III, 24), par E. de Pressensé.	707

ÉTUDES CONTEMPORAINES.

Macaulay, par E. W.	36
Quelques souvenirs sur Augustin Thierry, par Jules Bonnet.	65
De la laïcité dans l'instruction publique, par Albert Voruz.	292
Les Facultés de théologie et le choix des vocations, par Th. Roller.	401
Cinq années dans l'Amérique russe (1829-1834), par l'amiral Ferdinand de Wrangell. Première partie. — Par Gaberel.	526
Deuxième partie.	593
L'Évangile et la liberté: <i>Comment les peuples deviennent libres, par André Albrespy. Deuxième édition, avec une préface contenant des lettres de M. Thiers et de Th. Carlyle.</i> — Par P. Rouffet.	669
La Projet de translation de la Faculté de Montauban à Paris, par Paul Gaufres,	724

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Le Manifeste de la réaction ecclésiastique dans l'Église réformée: <i>L'Église, discours prononcé le 3 juin 1877, au temple de l'Ora-</i>	
---	--

<i>toire, par Eugène Bersier, pasteur auxiliaire de l'Église réformée de Paris; avec une préface, des notes explicatives et une lettre sur la séparation de l'Église et de l'État. — Par E. de Pressensé.</i>	612
---	-----

VARIÉTÉS.

Une réception à l'Académie française, par N. Recolin.	51
Une prédication rationaliste dans une église du midi de la France, le jour de la fête de la Réformation. — Par André Albrespy.	177
Une réunion de spirites, par J. Vinard.	232
Souvenirs d'Orient (1866-1869). Les Derviches, par Z. Grenier de Fajal.	429
L'Évêque nègre de l'Église orthodoxe apostolique d'Haïti et le Père Hyacinthe.	485
Quelques mots sur la réforme du culte à propos du dernier livre de M. de Pressensé. — Par Edmond Stapfer.	549
Les fêtes d'Upsal, par F. Lichtenberger.	625
De la folie, par Ad. Schaeffer. Premier article.	679
Suite et fin.	737

NÉCROLOGIE.

Madame la baronne Auguste de Staël, par E. de Pressensé.	57
--	----

CHRONIQUE ALLEMANDE.

<i>Février.</i> — La continuation du <i>Culturkampf</i> . — La statistique religieuse. — La question du serment. — Une crise au sein du <i>Protestantenverein</i> . — Les synodes badois et hessois. — Le programme du parti des moyenneurs. — La nouvelle <i>Gazette évangélique</i> et l'idée de l'Église. — Par F. Lichtenberger.	115
<i>Avril.</i> — La politique religieuse de M. de Bismarck. — Le parti protestant du centre et l'Église d'État. — Une protestation luthérienne. — Un arrêt de la cour suprême. — Le docteur Jacoby et M. Paul Besançon. — Les conférences du Père Hyacinthe à Strasbourg. — Par F. Lichtenberger	246
<i>Juin.</i> — La misère en Prusse. — La bureaucratie irrégulière. — Le niveau moral des classes cultivées. — La <i>Gartenlaube</i> . — M. de Gerlach. — Le voyage de l'empereur Guillaume à Strasbourg. — La récente détermination de M. Bersier. — Par F. Lichtenberger.	363
<i>Avril.</i> — Les Synodes vieux-catholiques de Bonn et de Berne. — Le cas du pasteur Hossbach. — Le symbole des apôtres au synode de Berlin-Cölln. — Le conflit Hegel-Hermann. — Le pasteur Quistorp. — La mort du professeur Tholuck. — Par F. Lichtenberger.	495
<i>Décembre.</i> — Le Jubilé de Tubingue. — L'incident Hossbach. —	

L'assemblée du Protestantenverein. — Un discours de M. Virchow.
— Une nouvelle édition de Herder. Hacklaender, Ottilie Wilder-
muth et Bethmann-Holleweg. — Par F. Lichtenberger. 741

BULLETIN THÉOLOGIQUE.

L'Encyclopédie des sciences religieuses. — Le commentaire biblique
de M. Reuss. — Les synonymes du Nouveau Testament, du docteur
Trench. — Une thèse pour le doctorat en théologie. (*Les Idées
religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ, par Edmond
Stapfer.*) — Par Gustave Meyer. 687

NOTICES LITTÉRAIRES.

- Le Maz d'Azil, nouvelle historique, par le docteur Ebrard; traduit
par J. Chaptal. — Par L. M. 121
- Histoire des protestants du Dauphiné aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles,
par E. Arnaud, pasteur. — Par J. V. 122
- John the Baptist, by Henry-Robert Regnolds. — Par J. V. 123
- Essai d'interprétation des dernières parties de l'Évangile selon saint
Matthieu, par Henri Lutteroth. — Par A. Sabatier. 180
- William Penn et son dernier biographe, Madame C. Vincens. — Par
L. de Richemond. 185
- Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne. La vie
ecclésiastique, religieuse et morale aux i^e et iii^e siècles, par E. de
Pressensé. — Préface de l'ouvrage. 243
- Les Étrangères, poésies traduites de diverses littératures, par Fréd.
Amiel. — Par L. M. 313
- Une jeunesse chrétienne; études et fragments, par Alfred Labouchère.
— Jugements d'un mourant sur la vie, par Georges Caumont. —
Armand Le Bailly, par Aristide et Charles Fremine, avec une pré-
face de Louis Ratisbonne. — Souvenir d'une sœur, poésies d'Hen-
riette Hollard, avec une préface de M. Eug. Bersier. — Par E. de
Pressensé. 371
- Histoire de la Confédération suisse, par Louis Vulliemin. — Par
Jules Bonnet. 376
- La Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes, par Jules Siegfried.
— Par L. R. 438
- De l'étude de soi-même; conseils aux jeunes personnes dans une suite
d'entretiens, par une mère de famille. — Par E. W. 500
- La vérité dans la charité; conférences religieuses, par Arbousse-Bas-
tide. — Par L. M. 562
- Le Docteur dans l'embarras, par Hesba Stretton; traduit de l'an-
glais, par Madame Dussaud. — Par A. Decoppet. 565

L'éducation à l'école, par Al. Gavard. — Par Adolphe Cazalet.	567
Les noces vermeilles. — Histoire de la Saint-Barthélemy, par Daniel Ramée, ornée de trois médailles et d'un plan du quartier du Louvre en 1572. — Par N. S.	632
Récits tirés de l'histoire d'Angleterre, par G. Sargent; traduit de l'anglais, par M ^{lle} Éliisa Autran. — Par G. M.	698
Les assemblées des protestants au Désert dans l'élection de Cognac après la révocation de l'Édit de Nantes, par Meschinot de Richemond. — Par G. M.	698
Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme, par Adrien Naville. — Par F. P.	747
Nos Petits Chéris, poésies par M. Arbousse-Bastide. Par J. C.	749
Publications de fin d'année pour les étrennes.	751

REVUE DU MOIS.

<i>Janvier.</i> — L'arbre de Noël à Paris. — L'évangélisation de la France. — Le cardinal Antonelli. — Une circulaire de M. Dufaure. — Le pasteur Montandon. — Par Auguste Sabatier.	59
<i>Février.</i> — Les discussions de la presse sur la position à prendre vis-à-vis du protestantisme. — Le procès Montalembert. — Par E. de Pressensé.	125
<i>Mars.</i> — Les élections dans l'Église réformée. — Un projet de pacification théologique, par M. le professeur Bouvier. — L'Abélard de M. de Rémusat. — Par E. de Pressensé.	189
<i>Avril.</i> — La Légende des siècles (seconde série). — M. Renan et Spinoza. — La liberté religieuse et le Père Hyacinthe. — La dernière allocution du pape. — Situation nouvelle dans l'Église réformée. — Par Auguste Sabatier.	251
<i>Mai.</i> — Les laïques et la religion. — Conséquences probables des conférences du Père Hyacinthe. — Les anniversaires des Sociétés religieuses protestantes. — Les derniers incidents de la crise ecclésiastique dans l'Église réformée. — Par E. de Pressensé.	316
<i>Juin.</i> — Les émotions du mois de mai. — Nouvel ajournement d'une solution à la crise ecclésiastique. — La Faculté de théologie de Paris. — M. Saint-René Taillandier et la Terreur. — Le pape et la liberté de conscience. — Par Auguste Sabatier.	380
<i>Juillet.</i> — La presse influente. — Un mot de réponse au <i>Témoignage</i> . — Tholuck. — Par E. de Pressensé.	445
<i>Août.</i> — Congrès presbytérien d'Édimbourg. — Le mouvement littéraire de ces derniers mois. — Les Évangiles de M. Renan. — Les opposants de la nouvelle Faculté de théologie de Paris. — Par E. de Pressensé.	503
<i>Septembre.</i> — Comité protestant français de secours en faveur des	

victimes de la guerre d'Orient. — Le discours de M. Alexandre Dumas sur les prix de vertu. — Les sociétés protectrices de l'enfance et la question des tours. — M. Bersier et l'Église réformée nationale. — La commission des jurisconsultes et le synode. — Par Auguste Sabatier	571
<i>Octobre.</i> — La mort de M. Thiers. — Brigham Young et les Mormons. — Les derniers désordres sociaux aux États-Unis. — Le congrès de la moralité publique à Genève. — Par Auguste Sabatier.	634
<i>Novembre.</i> — Revue du mois. — Par E. de Pressensé.	699
<i>Décembre.</i> — La détresse publique. — M. Lanfrey. — L'opinion publique et le protestantisme. — Le projet de transférer la Faculté de Montauban à Paris. — Les conséquences de la politique d'abstention. — Par A. Sabatier.	732
Table des matières.	759

FISCHBACHER, directeur-gérant